

# L'ILLUSTRATION POPULAIRE

Publication Hebdomadaire Illustree, paraissant tous les samedis

VOL. I. No. 9.

MONTREAL, SAMEDI, 3 AOUT, 1895.

LE No. 5 CENTS.

LES  
DRAMES  
DE  
PARIS



R  
O  
C  
A  
M  
B  
O  
L  
E

PREMIERE PARTIE  
L'HERITAGE MYSTERIEUX

# L'ILLUSTRATION POPULAIRE,

PUBLICATION SEMI-MENSUELLE ILLUSTRÉE,

Paraissant tous les samedis, délivrée le Jeudi dans les dépôts.

Abonnement : un an.....\$2 50  
6 mois.....1 35  
le numéro.....0 05

LE SYNDICAT MONT-ROYAL,

Editeur et Propriétaire,

N. B. — Nous ne recevons aucun titre ni date dans le texte afin de ne pas nuire à ceux qui desireraient le faire brocher ou relier. Nous troquerons gratuitement dans les 3 mois, les copies parues à tous ceux qui nous les feront.

C'est une occasion unique d'enrichir votre bibliothèque de nos et belles couleurs illustrées, chaque volume de 600 pages et 72 magnifiques gravures.

Pour les commandes s'adresser

Bell Tel. 6250

Aux Editeurs,

904 Rue Ontario, MONTREAL

Voici les principaux Chapitres qui figurent dans ce chef-d'œuvre.

L'Heritage mystérieux.

Le Club des Valets de Cœur.

Exploits de Rocambole.

La Révanche de Baccarat.

Chevaliers du clair de lune.

Le Testament de Grain-de-Sel.

Résurrection de Rocambole.

Dernier mot de Rocambole.

Les misères de Londres.

Les Démolitions de Paris.

La orde du Rendu.

Le Retour de Rocambole.

## AVIS

Nous expédierons les premiers Nos. à tous ceux qui nous feront parvenir leur adresse, soit par carte Postale, ou par Téléphone, à raison de 5 cts le numéro.

TEL. BELL, 6256.

BUREAU 904 RUE ONTARIO  
MONTREAL.

# Arthur Robinault,

FERRANTIER, PLOMBIER, COUVREUR

XXXXX ET XXXXX

Poseur d'appareils à gaz, X X X

X X X Et à eau chaude, Etc., Etc.

Toutes commandes exécutées avec soin et promptitude, et à prix très réduits.

905B AVENUE PAPINEAU,  
MONTREAL.

## L. ROY,

PHOTOGRAPHE,

1162 RUE ONTARIO,



SPECIALITÉS :

PORTRAITS ZINC

PORTRAITS GABINETS

PORTRAITS C. D. V.

PORTRAITS MONTELLO

Agrandissements de tous genres en photographie

N. B. — M. Roy se charge de faire toutes ouvrages en photographie, avec soin, promptitude et à des prix modérés.

UNE VISITE EST SOLLICITEE.

## ON DEMANDE

On a besoin d'une bonne appareilleuse dans les chaussettes.

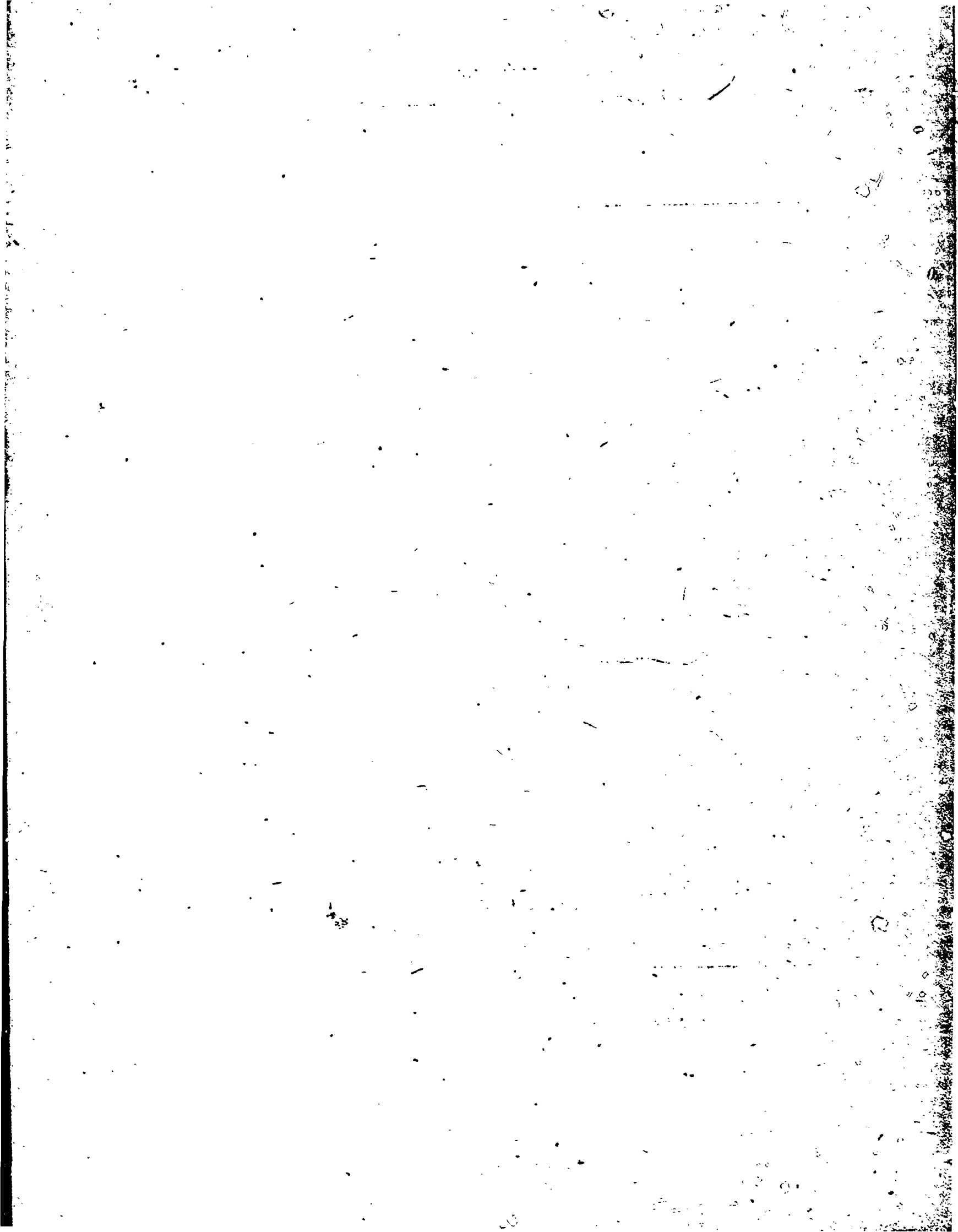
S'ADRESSER A

MME JOS BEAUDOIN

871 Rue Sydenham.



Puis encore une autre silhouette apparut et suivit le même chemin que la première.



lette, dit la jolie camériste qui portait le nom de Mariette, j'habillerai mademoiselle.

Jeanne s'aperçut alors qu'elle était en robe de chambre dans le costume qu'elle avait la veille en s'endormant, et elle suivit toujours étonnée et ravie, Mariette qui la conduisit dans un vaste cabinet de toilette, où la jeune fille retrouva toute sa garde-robe, transportée là comme par enchantement.

— Monsieur le comte, dit Mariette, a dû passer, en retournant à Paris, chez les fournisseurs, de mademoiselle, qui viendront dans la journée, prendre ses ordres.

Et Mariette se mit en devoir de peigner et de tordre les beaux cheveux noirs de Jeanne qui se laissa faire, ravouée et toujours éblouie.

Une heure après, mademoiselle de Balder, en négligé du matin, entra dans la salle à manger situé au rez-de-chaussée de cette mystérieuse maison, et y trouvait son déjeuner servi.

Jeanne trempa ses lèvres dans une tasse de thé après y avoir émietlé un gâteau; et elle lut et relut avidement la mystérieuse lettre de cet homme que les gens qui la servaient appelaient M. le comte.

Mariette la servait à table et lui dit, au moment où elle se leva :

— La campagne n'est pas très agréable à habiter en hiver, et mademoiselle s'ennuiera peut-être...

Jeanne aurait bien voulu savoir dans quelle campagne elle se trouvait; mais elle se souvint de la recommandation formelle de la lettre et elle se tut.

— Mais, reprit Mariette, M. le comte a pensé, que mademoiselle reverrait avec plaisir une ancienne amie.

— Une amie à moi? exclama Jeanne avec surprise.

— Une amie de mademoiselle, insista Mariette, qui ouvrit une porte et appela :

— Mademoiselle Cerise!

Et Jeanne, stupéfaite, vit entrer la fleuriste, émue et pâle, qui vint se jeter dans ses bras.

Les deux jeunes filles s'accablèrent de questions d'abord. Comment se retrouvaient-elles? où étaient elles? Ni l'une ni l'autre ne le savait. Mais sir Williams avait si bien pris ses précautions, il avait si bien su écrire à l'une et parler à l'autre de périls imaginaires, que toutes deux s'observèrent et ne se dirent que des demi-confidences. Une partie de la journée s'écoula pour elles en une douce causerie.

Jeanne confia à Cerise que son cœur avait parlé; elle lui dit combien elle aimait un inconnu, sans doute l'auteur de ces deux lettres qu'elle avait reçues, le comte Armand de Kergaz.

Cerise lui parla de son amour pour Léon, de son bonheur qui n'était que retardé et qui s'accroîtrait de tout le charme de l'obstacle vaincu, de la difficulté surmontée.

Vers le soir, comme les deux jeunes filles, après s'être longtemps promenées dans le jardin, dont les murs élevés, permettaient point de voir au dehors, rentraient à la ville, un homme se présenta à Jeanne et la salua avec respect.

C'était Colar.

À la vue de cet inconnu, mademoiselle de Balder éprouva une vague inquiétude; mais Cerise la rassura.

— C'est un ami, dit-elle, c'est un serviteur de M. le comte.

— Mademoiselle, dit Colar en s'inclinant devant Jeanne, je suis l'intendant de M. le comte.

— Ah! fit Jeanne remise de son trouble; venez-vous de sa part?

— Oui, mademoiselle.

Et Colar prit un air mystérieux et tendit une lettre à la jeune fille.

Jeanne la prit en tremblant, et son cœur battit bien fort.

C'était encore la même écriture.

Cette lettre venait de lui.

Elle l'ouvrit et lut :

« Jeanne, ma bien-aimée quand cette lettre vous parvien-

dra, j'aurai déjà mis entre nous une grande distance. Ainsi le veut la fatalité. Mais, rassurez-vous, mon absence ne sera point de longue durée; quelques jours à peine, et vous me verrez à vos pieds, baisant vos deux mains et vous demandant à genoux d'accepter mon nom et de faire le bonheur de ma vie. Chaque jour l'homme qui vous portera cette lettre, et qui a toute ma confiance, vous en remettra une autre que je lui ferai parvenir des divers lieux où je m'arrêterai pendant ce voyage que m'imposent de graves et mystérieuses circonstances.

« Cet homme, nommé Colar, est mon ami plus que mon serviteur; il m'est entièrement dévoué, et il exécutera tous vos ordres avec joie. Soyez reine dans cette maison qui est à vous, et qui n'est peuplée que de mes gens, âmes dévouées à leur maîtresse future, et qui mourraient pour elle avec joie. Je ne vous demande qu'une seule chose, Jeanne, ma bien-aimée, mais je vous la demande à genoux, au nom de l'amour que j'ai pour vous, au nom de notre bonheur à venir: n'essayez point de sortir de la villa ou du moins du jardin, ne demandez point où vous êtes... Ceci est un mystère que je vous expliquerai plus tard.

« Adieu... à demain. Mon corps s'éloigne, chère femme adorée; mais mon cœur est resté près de vous.»

Cette fois, la lettre était signée d'un A.

Il y avait progrès.

— Mademoiselle, dit Colar, lorsque Jeanne eut terminé la lecture de cette lettre, si vous désirez répondre à M. le comte, je lui ferai parvenir votre missive.

Jeanne rougit.

— Je verrai, dit-elle d'une voix émue.

Et, en effet, qu'a pouvait-elle, qu'allait-elle répondre?

Se plaindrait-elle de cette espèce d'enlèvement?

Lui avouerait-elle qu'elle l'aimait?

Elle regarda Cerise, comme si elle eût voulu lui demander conseil.

Cerise comprit et dit à Colar :

Mademoiselle écrira demain à M. le comte. Colar s'inclina.

— Je reviendrai demain, dit-il, et si mademoiselle veut faire venir de Paris quelque chose...

— Je n'ai besoin de rien, merci.

Une cloche qui sonnait le dîner se fit entendre.

Le lieutenant de sir Williams salua de nouveau la jeune fille et s'en alla. Mais au lieu de sortir par la grande grille de la villa, il gagna le pavillon où était encore la veuve Fipart, bien que sir Williams eût feint, le matin, de la chasser.

— La mère, lui dit-il, le capitaine a réséchi. Il vaut mieux que tu ne restes pas ici. Tu as maltraité Cerise, et si les deux petites se rencontrent, elles finiront par avoir des soupçons.

— C'est bon, dit la cabaretière de Bougival, on s'en ira.

— Tous les matins, poursuivit Colar, tu donnera une main à Rocamboles, et tu lui recommanderas d'avoir, s'il le peut, un air bien honnête.

— Oh! dit la veuve Fipart avec orgueil, c'est mon élève, et quand un petit saint.

— Et tu l'enverras ici porter du poison.

— Suffit, on l'enverra.

— Rocamboles, qui est fin comme une mouche, donnera son coup d'œil et veillera au grain mieux que toi; car je ne me fie qu'à moitié à tout notre monde. — Si le vrai comte venait à flâner par ici...

Colar désignait Armand par ce mot de vrai comte.

La veuve Fipart redescendit à Bougival en compagnie de Colar, qui retourna à Paris, où il avait mission d'observer et de surveiller les actes de M. de Kergaz.

Le lendemain, il retourna à la villa.

Sir Williams lui avait écrit d'Orléans et envoyé une seconde lettre pour Jeanne. Cette lettre, plus tendre et plus brûlante encore que la précédente, acheva de jeter le trouble dans le cœur de la jeune fille. Le faux comte de Kergaz avait, cette fois, écrit au bas tout au long le nom d'Armand. C'était donc bien lui.

— Mademoiselle, demanda Colar, ne répondait-elle point à M. le comte ?

A cette question, le cœur de Jeanne battit à nouveau sa poitrine; ses joues s'empourprèrent; elle hésita encore...

— Ah! murmura Colar, je vois d'ici M. le comte ouvrant ma lettre et trouvant, sous le même pli, quelques lignes de mademoiselle. Oher et bon maître, quelle joie!

Jeanne n'y tint plus, à la pensée qu'il serait heureux si elle lui répondait.

Elle prit la plume et écrivit:

« Monsieur, bien que votre conduite me paraisse étrange, bien qu'il soit inouï qu'on fasse les gens prisonniers pour leur prouver quelque affection, je veux bien ne vous point juger trop sévèrement et attendre votre retour pour avoir l'explication de tous ces mystères. D'ici là je suivrai vos conseils et garderai la réserve que vous me demandez. »

Malgré la froideur de cette lettre, on devinait que l'âme tout entière de la jeune fille avait dû passer par sa plume, et les caractères tremblés, la signature presque illisible attestaient son émotion.

Mais Jeanne était fille de noble race, elle savait bien que la première vertu de la femme est la réserve, et la conduite mystérieuse de sir Williams ne méritait pas de plus tendres expressions. Cependant, au-dessous de son nom, elle écrivit un mot:

« REVENEZ ! »

Ce post-scriptum laconique résumait la pensée tout entière de la lettre et en atténuait la sécheresse.

Colar s'en alla.

Le lendemain il revint, apportant encore une lettre du faux comte de Kergaz.

Comme les précédentes, elle avait un parfum de chaste honnêteté, d'amour ardent qui continua à opérer de profonds ravages dans l'âme de mademoiselle de Balder.

Les jeunes filles se laissent toujours séduire par des lettres.

Pourtant Jeanne ne crut point devoir répondre.

Mais chaque heure qui s'écoulait rivait par un lien de plus le cœur de la pauvre enfant à cet amour dont elle croyait envelopper Armand.

Et les jours passaient.

Et Jeanne oubliait Gertrude, dont cependant le faux Armand parlait toujours dans ses lettres comme l'accompagnant, — lettres qui n'étaient jamais datées, et lui arrivaient, elle ne savait d'où, par l'entremise de Colar.

Elle attendait avec impatience le retour de celui qu'elle aimait, comme Cerise attendait Léon.

Et ni l'une ni l'autre ne songeaient à quitter la villa. Cependant, un jour, Colar ne vint point. Jeanne attendit en vain la lettre bien-aimée qui était devenue la nourriture de son âme.

La lettre ne vint pas. Le lendemain, Colar ne parut point encore.

Le lieutenant de sir Williams avait, pour motiver son absence, la meilleure de toutes les raisons: il était mort.

On se souvient de la fin tragique de Colar dans le cabaret de la veuve Fipart.

Colar était mort sans prononcer un mot qui pût éclairer Rocambole sur la marche à suivre vis-à-vis de Jeanne et de Cerise. Trois jours, puis un quatrième s'écoulèrent. Jeanne ne recevait plus de lettres de son mystérieux correspondant, et cependant rien n'était changé à la villa.

Les domestiques continuaient à la servir, la grille du parc à demeurer fermée; Mariette parlait de M. le comte chaque fois qu'elle coiffait ou habillait sa maîtresse.

Mais Jeanne ne voyait plus Colar, et ne recevait plus de lettres.

Elle interrogea les domestiques sur le sort du messager; les domestiques ne savaient rien dire, et répondaient invariablement;

— L'intendant de M. le comte est peut-être en voyage.

Alors Jeanne se mit en tête les plus noires idées; elle se

souvint que, dans la première lettre trouvée par le guéridon, celui qu'elle croyait être Armand de Kergaz disait qu'il allait courir de grands périls...

Jeanne eut le vertige à ce souvenir; elle se dit que peut-être son Armand bien-aimé était mort...

Puis l'espoir vint faire place à ce doute cruel, à cette épouvantable anxiété; elle pensa que, puisqu'il n'écrivait plus, c'était qu'il allait revenir.

Le quatrième jour cependant, comme Jeanne s'éveillait et disait bonjour à Cerise qui couchait dans un cabinet voisin de sa chambre et dont la porte restait ouverte durant la nuit, elle aperçut un paquet de lettres sur le guéridon.

Jeanne ne fit qu'un saut de son lit au guéridon, et poussa un cri de joie.

Il y avait là quatre lettres, autant de lettres que de jours écoulés...

Et elle les reconnut et en brisa le cahet avec une émotion violente.

Armand n'était donc pas mort!

Il lui annonçait son retour prochain; il allait arriver... Elle pouvait le voir au premier moment.

C'était du moins ce que disait sa dernière lettre.

— Cerise! Cerise! s'écria Jeanne folle de joie, il est vivant, il va revenir!

Et Cerise qui, depuis trois jours, essayait les larmes de la pauvre Jeanne, Cerise accourut toute joyeuse et l'embrassa avec effusion.

Alors Jeanne voulut savoir qui avait apporté ces lettres et les avait déposées sur le guéridon durant son sommeil.

Elle sonna, Mariette parut.

— Colar est donc venu? demanda-t-elle.

— Non, madame.

— Qui donc, alors?... fit Jeanne surprise et montrant les lettres.

— Mademoiselle, répondit la camériste, c'est Rocambole.

— Qu'est-ce que Rocambole? demanda Jeanne qui jamais n'avait entendu prononcer ce nom.

— C'est le petit marchand de poisson.

— Il a donc vu Colar.

— Je ne sais pas.

Mariette ne savait pas, en effet.

La vérité était que, depuis trois jours, maître Rocambole s'était métamorphosé aux yeux des gens de la villa, et il nous fait expliquer cette métamorphose avant d'aller plus loin.

#### XLV. II

#### LE GÉNIE DE ROCAMBOLE

Le fils adoptif de la veuve Fipart, maître Rocambole, avait été plus fort que ne l'eût été Colar lui-même, le soir où celui-ci mourut frappé par le comte de Kergaz.

Cet enfant de seize ans, qui pouvait se laisser éblouir par la promesse d'une somme aussi importante que cinquante louis, ne perdit point la tête un seul instant et se fit le raisonnement suivant, qui n'était pas dépourvu de logique:

— Il est évident que si le comte donne mille francs pour savoir où sont les petites, le capitaine en donnerait le double et le triple pour qu'il ne le sût pas. Or, le comte est un homme de bien et le capitaine, un luron; entre le bien et le mal, Rocambole n'a jamais hésité. Donc, hurrah pour le capitaine!... Je vais rouler le philanthrope.

C'était pour obéir à ce programme que maître Rocambole avait entraîné le comte, Guignon et Léon Rolland sur la passerelle de la machine pour les conduire de là dans l'île de Croissy où, disait-il, les deux femmes étaient prisonnières.

On sait ce qui arriva:

Rocambole, lesté et fort, donna un croc-en-jambe à Guignon pris à l'improviste, le précipita dans l'eau et y tomba avec lui.



Guignon ne savait pas nager, et il était dans sa destinée de ne pas avoir la moindre chance comme l'avait judicieusement observé Rocambole.

Il jeta un cri en tombant à l'eau, essaya de se débattre à la surface, disparut, et entraîné par le courant, le pauvre ouvrier alla trouver la mort sous les rouages de la monstrueuse machine Rocambole, au contraire, était cet enfant de Paris par excellence qui est adroit à tous les exercices sans avoir jamais rien appris : s'improvisa cavalier en huit jours, fait des armes d'instinct, tire de fusil et le pistolet, et nage comme un poisson à la troisième pleine eau qu'il fait du haut d'un pont du canal ou de la Seine.

Rocambole se jeta donc à la rivière avec le sang-froid qu'il eût mis à plonger dans un établissement de bains au pont neuf ou au pont Louis-Philippe.

— Hum ! murmura-t-il en sentant le contact de l'eau glacée, car on était alors en plein mois de janvier, elle est un peu fraîche, et ce bain froid est risqué pour la saison... Bah !

Et ce dernier mot prononcé à la surface de l'eau, Rocambole ferma la bouche, enfonça la tête, plongea l'espace de cinquante brasses pour se mettre, à tout hasard, à l'abri d'une balle que le comte aurait pu diriger sur lui, guidé par le bruit de sa chute puis il revint respirer, plongea plongea encore, respira de nouveau, et finit par nager entre deux eaux, de façon à ne faire aucun bruit.

La nuit était noire et on n'y pouvait voir à vingt pas.

Rocambole, tout en nageant vigoureusement, prêtait l'oreille, et, servi en cela par le vent, qui soufflait de l'est à l'ouest, il put entendre les paroles irritées de Colar et de Léon Rolland, appelant en vain Guignon dont la mort avait été instantanée.

— Sont-ils vexés ! pensa Rocambole, ravi de lui-même et se mettant sur le dos pour faire la planche et ne point user ses forces.

Quand il fut assez loin de la machine pour ne plus craindre une balle, le vaurien jugea convenablement de se reposer.

— Echouons-nous, se dit-il en gagnant la berge opposée à la route de Bougival à Port-Marly.

Il se coucha dans l'herbe, entre deux tas de bois coupés, amoncelés et destinés à être transportés par eau ; et tout grelottant il se déshabilla, préférant encore être nu que vêtu d'habits mouillés.

Une fois déshabillé, Rocambole se roula dans le sable et s'y enterra à moitié :

— Voilà, pensa-t-il, un drôle de paletot pour attendre le jour, mais cela vaut encore mieux que rien. S'il pouvait passer une péniche.

Rocambole exprimait ce vœu, parce qu'il connaissait les habitudes de ces sortes d'embarcations qui sillonnent le fleuve nuit et jour de leur sourd et lent sillage.

Deux hommes, trois au plus, les conduisent et vivent éternellement à bord.

Ils ont toujours du feu, quelque chose à manger, et ils accueillent assez complaisamment les canotiers et les pêcheurs qui montent à leur bord.

Or précisément, en prêtant l'oreille Rocambole, qui n'entendait plus la voix d'Armand et de Léon, distingua tout à coup le craquement monotone d'un gouvernail pesamment manœuvré, et bientôt il vit se détacher au milieu des ténèbres une masse plus noire encore qu'éclairait un point lumineux.

C'était une péniche vide de chargement et que deux hommes conduisaient à la dérive, sans le secours de chevaux qui, en remorquant le cours du fleuve, remorquent les embarcations.

Le point lumineux n'était autre qu'une lanterne suspendue à l'avant.

— Ohé ! de la barque ! cria le vaurien.

— Oh ! répondit-on à bord de la péniche.

Rocambole s'arracha à son linceul de sable, se r'habilla en trois secondes, se rejeta bravement à l'eau, se laissa dériver de quelques brasses au-dessous de l'embarcation, l'aborda par

le travers et se suspendit à la corde à nœuds qui pendait en guise d'échelle.

Puis là, bien qu'il fût parfaitement reposé et n'eût rien perdu de son agilité et de sa vigueur, il feignit une grande fatigue et se hissa à bord en gémissant. Le patron de la péniche, qui tenait la barre en ce moment, fut fort étonné, par le froid de la nuit, de voir un homme sortir de l'eau habillé et tout grelottant.

— Ah ! mon Dieu, murmura Rocambole d'une voix lamentable, quel malheur !...

Les deux mariniers qui montaient la péniche, reconnaissant qu'ils avaient affaire à un enfant qui paraissait exténué de besoin, de fatigue et de froid, commencèrent par lui donner des soins, le firent changer de vêtements, et lui donnèrent quelques gorgées d'eau-de-vie.

Une fois restauré, Rocambole descendit dans la cabine, où il y avait du feu, et s'y coucha à côté du patron, qui avait cédé la barre à son second.

Le vaurien raconta alors au patron qu'il était tombé à l'eau en longeant le bord de la rivière, et que vaincu par le courant, il lui avait été impossible de regagner la berge.

Il ajoutait qu'il allait précisément à Saint-Germain lorsque cet accident lui était arrivé.

Or, comme l'accident dont il prétendait avoir été victime paraissait s'expliquer par l'opacité de la nuit, et que, d'ailleurs, Rocambole avouait qu'il était un peu bu, selon l'expression populaire, lorsque cela lui était arrivé, le patron de la péniche ajouta foi entière à ses paroles.

Rocambole fit sécher ses habits, se garda bien de lui montrer la bourse que lui avait jetée M. de Kergaz et qui renfermait vingt-cinq louis, et, vers minuit, la péniche le déposa au Pecq, sous Saint-Germain.

Rocambole avait jugé prudent de ne point retourner à Bougival sur-le-champ.

Il passa le reste de la nuit dans un cabaret dont il connaissait le maître, et qu'il éveilla en heurtant la porte, puis, au point du jour, il se remit en marche, décidé à aller flâner aux alentours de la maison où Colar avait été tué.

— Il est probable, se disait-il en arpentant la route du Port-Marly, que le comte sera retourné au cabaret, qu'il n'y aura plus trouvé *mamah*, et que, comme après tout il a tué Colar, il aura filé sans redemander son reste.

Ce raisonnement était plein de justesse et se trouva pleinement confirmé par l'événement.

Rocambole trouva la chassée déserte à cette heure matinale, la porte du cabaret entr'ouverte et le cabaret, vide. La veuve Fipart avait jugé prudent de *filer*, comme disait Rocambole ; et elle était montée au pavillon du parc, dans la villa où se trouvaient Jeanne et Cerise.

Rocambole monta au premier étage, où était toujours le cadavre de Colar, noyé dans une mare de sang.

— Voilà le plus embêtant, se dit-il. Le comte a filé, il ne reviendra pas tout de suite ; mais la première personne qui va venir couler ce sang à travers le plancher, elle criera à l'assassin... et nous serons propres !... il faut faire disparaître le *bourgeois* (c'était le nom que Rocambole et la veuve Fipart donnaient à Colar.) Pauvre vieux ! murmura-t-il en soulevant le cadavre avec précaution pour ne se point ensanglanter, tu n'as pas plus de chance que Guignon ! Sans compter que tu n'auras pas le moindre curé à ton enterrement et que nous te priverons du cimetière.

Comme il terminait cette oraison funèbre, Rocambole entendit un bruit de pas au rez-de-chaussée.

Il tressaillit, crut qu'il allait avoir affaire à Armand ou à quelqu'un de siens, et, à tout hasard, il s'arma du couteau que la vieille Guignon lui avait appuyé sur la gorge et qui était demeuré à terre.

Mais une voix bien connue se fit entendre :

— Hé ! Rocambole ! appelait-elle.

— Bon ! dit l'enfant, as pas peur, c'est Nicolo !

C'était en effet le saltimbanque qui, après avoir orré toute la nuit à travers champs, avait un peu calmé sa terreur vers le matin, et se hasardait à revenir savoir ce qui s'était passé après sa fuite.

— Montez, papa, montez, cria Rocambolo à l'illégitime époux de la veuve Fipart, par loi, on a besoin de vous.

Nicolo monta et s'arrêta tout frémissant encore sur le seuil du cabinet jaune.

Le facétieux Rocambolo avait mis le cadavre de Colar sur son séant et l'avait adossé à la muraille.

— Flambé ! dit le vaurien en le désignant du doigt à Nicolo.

— Et la mère ? demanda le saltimbanque avec tout l'intérêt d'un amant épris, inquiet sur le sort de l'objet aimé.

— Estignée ! répondit Rocambolo.

Puis il ajouta vivement.

— Allons, papa, faut pas s'émouvoir à demander un tas de choses, je vous conterai cela plus tard. Il faut d'abord cacher M. feu Colar. Ça ne peut pas le chagriner et ça nous rendra un grand service.

— Mais, dit Nicolo, ce n'est pas nous qui l'avons tué, après tout... et la rousse ne peut pas nous accuser de cet assassin.

Rocambolo, qui avait retrouvé son sang-froid moqueur, haussa les épaules et regarda dédaigneusement le saltimbanque.

— Papa, dit-il, vous n'êtes point l'auteur de mes jours, et, entre nous, je ne le regrette pas.

— Plait-il ? fit Nicolo surpris de l'apostrophe.

— Vous êtes bête comme un saltimbanque que vous êtes, poursuivit Rocambolo complétant ainsi sa pensée, vous avez de l'esprit dans les jambes, mais pas la tête.

— Insolent ! dit Nicolo, habitué cependant aux impertinences de l'enfant.

— Supposez donc, continua Rocambolo, que la rousse vienne ici. On commence par nous mettre à l'ombre, vous et moi, et le curieux fouille ses petites notes et ses paperasses, puis il reconnaît que papa Nicolo a habité un port de mer d'où il est parti avec un passe-port sur papier jaune et la marque d'un anneau à la cheville ; ce qui fait qu'il est en rupture de ban.

— Diable ! murmura Nicolo, je n'y songeais pas.

— Quant à moi, reprit Rocambolo, comme je me suis échappé du pensionnat où m'avait logé la correctionnelle pour y attendre ma majorité, on me repincera tout de bon.

— Tu as raison, dit Nicolo ; mais où le mettre, ton monsieur Colar ?

— S'il était nuit, je vous dirais : nous allons l'enterrer dans le jardin ; mais vu qu'il est jour, il vaut mieux le descendre à la cave. Nous avons une vieille futaille vide, on la défoncera d'un côté, et puis on rebouchera le trou ou on posera le côté, défoncé contre la muraille.

Nicolo et Rocambolo s'emparèrent alors du cadavre ; l'un le prit sous les bras, l'autre par les pieds, et ils le descendirent ainsi à la cave, où Rocambolo, toujours maître de lui, défonça la futaille vide.

Le feu Colar, comme disait le spirituel vaurien, fut placé dans cette bière improvisée, puis la futaille fut tournée contre le mur ; après quoi les deux bandits s'occupèrent de faire disparaître tout indice du meurtre.

Le sang qui couvrait le parquet du cabinet jaune et coulait à travers le plancher fut lavé à grande eau, et, en moins de vingt minutes, il n'en resta aucune trace.

Les verres brisés furent jetés dans la cour, les meubles remis en place, et lorsque tout fut terminé, Rocambolo se versa une rasade d'eau-de-vie, bourra une pipe qu'il avait toujours dans sa poche, s'assit sur un escabeau et regarda fièrement le saltimbanque :

— A présent, papa, dit-il, si vous le voulez bien, nous allons causer un peu.

— Causer de quoi ? demanda l'acrobate dont l'intelligence n'était pas le côté saillant.

— Parbleu ! dit Rocambolo avec humeur, ce ne sera pas de politique ; d'abord, je n'ai pas d'opinion, moi.

Nicolo se prit à rire.

— Nous voici à l'abri de la rousse, reprit le vaurien, et il est évident que mossieu le comte qui a tué feu Colar ne s'en vante pas ; mais comme il tient à savoir où sont les petites...

— Il ne le sait donc pas ?

— Tiens ! dit Rocambolo, qui le lui aurait dit ? Le serrurier ne le savait pas, et maman et moi nous ne sommes pas des enfants.

Alors le fils adoptif de la veuve Fipart raconta succinctement à Nicolo sa belle conduite de la nuit, et le saltimbanque émerveillé s'écria :

— Décidément, tu as fière soboune, petit !

Rocambolo affecta un maintien modeste en écoutant ce compliment.

— Mais, poursuivit-il, si nous sommes parés vis-à-vis de la rousse, nous ne le sommes pas vis-à-vis du comte, et il ne fera pas bon se désormais. Il m'est donc avis que le meilleur est de filer, vous et maman à Paris, et moi à Port-Marly, où le père Maurice me logera.

Le père Maurice dont parlait Rocambolo était un pêcheur tenant un cabaret presque aussi mal famé que celui de la veuve Fipart.

Le père Maurice et l'objet aimé de Nicolo avaient eu ensemble plus d'une ténébreuse affaire étrangère au commerce des liquides, Rocambolo pouvait donc compter sur lui, comme le père Maurice aurait compté lui-même sur la veuve et son fils adoptif, dans l'occasion.

— Tu as raison, dit Nicolo, approuvant le conseil de l'enfant. Mais, ajouta-t-il, qu'allons-nous faire maintenant par rapport au capitaine qui est absent ? Lâcherons-nous les petites ? Colar étant mort, je ne sais plus que faire, moi.

— Moi, je le sais, dit Rocambolo, et je vais me mettre à la hauteur des événements. As pas peur ! c'est moi qui remplace feu Colar.

Le vaurien se versa un second verre d'eau-de-vie, bourra et alluma une seconde pipe, puis il se leva :

— Allons, dit-il, filons ! il s'en va sur huit heures.

Ils sortirent.

Rocambolo prit un morceau de charbon dans la cheminée et écrivit sur la porte qu'il ferma à double tour :

FERMÉ POUR CAUSE DE FAILLITE

Nicolo monta à la villa emmena la veuve Fipart à Paris.

Rocambolo gagna Port-Marly.

Le lendemain, de grand matin, il se présenta à la villa.

Il portait, comme les jours précédents, une maigre coiffure sur la tête ; mais le drôle n'avait plus cette attitude humble et modeste des jours précédents ; il portait la tête haute, sifflait d'un air insolent, et il rassembla les domestiques de la villa.

— Ça, leur dit-il, M. Colar est parti rejoindre le patron ; et c'est moi qui le remplace ; il vous ordonne de m'obéir comme à lui-même.

Rocambolo parlait avec tant d'assurance, que, personne, à la villa, ne songea une minute qu'il prenait sous son bonnet ce ton impérieux et cette attitude omnipotente.

On le crut sur parole.

Transformé en maître de sa propre autorité, Rocambolo donna des ordres, recommanda qu'on obéît toujours aussi respectueusement à Jeanne, à moins qu'il ne lui prit fantaisie de vouloir s'échapper, et annonça qu'il reviendrait le lendemain.

Il revint en effet et questionna Mariette.

— Mademoiselle est triste, dit la soubrette.

— Ah ! fit Rocambolo, est-ce qu'elle trouve la cage étroite ?

— Non, elle s'ennuie après M. le comte.

— Bon ! dit Rocambolo, qui possédait par la veuve Fipart les secrets de sir Williams ; il paraît que ça mord, l'amour...



— Et puis, M. le comte ne lui a pas écrit.

— Il lui écrira, répondit le vaurien.

Le fils adoptif de la veuve Fipart songea alors que sir Williams devait écrire à Jeanne par l'intermédiaire de Colar, et que, celui-ci étant mort, les lettres du capitaine demeuraient sans doute closes à l'hôtel de la rue Beaujon. Ce fut pour lui un trait de lumière. Il courut à Paris, dit au valet de chambre, qui, lui aussi, ne savait ce qu'était devenu Colar, que ce dernier, retenu à Bougival, le chargeait de venir chercher ses lettres.

Le valet de chambre les remit sans difficulté, et crut ce que Rocambole lui disait.

Ce qui fit que, le lendemain matin, M. Rocambole, comme l'appelait déjà Mariette, remit à la soubrette les lettres de sir Williams, après avoir déchiré la première enveloppe qui portait le timbre de la poste, et lui avoir recommandé de les placer sur la table, afin que sa maîtresse les trouvât à son réveil.

Voilà donc où en étaient les choses, lorsque Jeanne apprit par la dernière lettre de sir Williams son prochain retour.

Sous le poids d'un vague pressentiment, mademoiselle de Balderse prit à penser qu'en effet celui qu'elle attendait pourrait bien arriver le jour même.

Et, pour la première fois de sa vie, la jeune fille fut coquette et mit une recherche extrême à sa toilette.

Elle voulait lui paraître belle.

Une partie de la journée se passa.

Au moindre bruit qui se faisait au dehors, Jeanne tressaillait et courait à la croisée; les heures lui semblaient couler avec une désespérante lenteur; elle allait et venait par la villa, anxieuse, le cœur palpitant.

Enfin, vers le soir, au coucher du soleil, le bruit d'une voiture roulant sur le sable de la grande allée se fit entendre.

Jeanne devint toute pâle, et sentit tout son sang affluer à son cœur... Elle voulut se lever, courir à la rencontre de celui qu'elle attendait...

Ses forces la trahirent, et elle ne put quitter son siège.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et Mariette, paraissant sur le seuil, annonça :

— M. le comte Armand de Kergaz !

Jeanne jeta un cri étouffé, et crut qu'elle allait mourir !

XLIX

LES SILHOUETTES.

Faisons un pas en arrière.

Tandis que Rocambole se jetait à la nage et échappait ainsi à la poursuite d'Armand de Kergaz et de Léon Rolland, ceux-ci, on s'en souvient, rebroussaient chemin et couraient au cabaret où ils avaient laissé la veuve Fipart évanouie, mais qui avait disparu. Ils fouillèrent la maison, le jardin, les environs.

— Personne ! dit Armand.

— Mais ce cadavre, demanda Léon, qu'en ferons-nous ?

— Rien, répondit Armand.

— Mais il faut faire une déclaration...

— C'est inutile.

Léon ouvrit de grands yeux.

— Mon cher ami, dit le comte, à coup sûr, ce ne sont pas ces gens-là qui iront chez le commis lire de police pour le prévenir qu'un meurtre a été commis. Par conséquent, mon avis est qu'il faut laisser les choses telles qu'elles sont et nous en aller.

Léon comprit que M. de Kergaz avait raison.

— Seulement, reprit le comte, comme il est évident que ces gens-là savent où sont Jeanne et Corise, il faudra établir une sorte de souricière aux environs, et, quand nous les tiendrons, il faudra bien qu'ils disent la vérité.

— Pauvre Guignon ! murmurait l'honnête ouvrier en pleurant, c'est moi qui ai causé sa mort...

— Sois tranquille, nous le vengerons !

L'œil d'Armand étincela de colère.

Le comte et son compagnon remontèrent en tilbury et regardèrent Paris, où ils arrivèrent à une heure avancée de la nuit. Le vieux Bastien attendait son maître avec anxiété.

— Monsieur le comte, lui dit-il en le voyant entrer, nous savons maintenant où est sir Williams.

Et Bastien tendit à Armand un rapport de cette police secrète qui fonctionnait pour lui nuit et jour.

Ce rapport contenait ces quatre mots :

« L'individu connu à Paris sous le nom de sir Williams, et qui se donne comme Irlandais d'origine, n'a point gagné le Havre et ne s'est point embarqué ; il a pris, au contraire, la route de Bretagne et se rend chez le chevalier de Lacy. »

Armand parut réfléchir.

— Andréa, dit-il enfin, car c'est bien lui, est allé en Bretagne, au Manoir, chez M. de Lacy. Or, madame de Beaupréau et sa fille habitent précisément les Genêts ; le Manoir et les Genêts sont à huit kilomètres de distance... Il est donc évident qu'il faut se hâter, et que bien certainement la jeune fille, séduite, entraînée, peut accorder sa main... Il n'y a donc pas de temps à perdre si nous voulons sauver Hermine.

— Assurément non, dit Bastien.

— Il faut, dit M. de Kergaz, que tu partes sur-le-champ, mon vieux Bastien, et que tu ailles en Bretagne. De Kerloven, tu pourras savoir à la fois ce qui se passe au Manoir et ce que l'on fait aux Genêts. Tu m'écriras chaque jour, et, s'il le faut, j'irai te rejoindre.

— Très bien, dit Bastien, je suis prêt.

Et Bastien, muni d'instructions minutieuses, partit le soir même en berline et fit une telle diligence, qu'il arriva à Kerloven vingt-quatre heures après que sir Williams eut franchi le seuil du chevalier de Lacy.

Au moment où il descendait de sa chaise de poste, vers sept heures du soir, un piqueur à cheval passait devant la grille de Kerloven poussant devant lui une douzaine de chiens.

C'était le piqueur de madame de Sainte-Luce, la châtelaine de Kerloven.

Cn se le rappelle, M. de Lacy avait envoyé à Kerloven, la veille au soir, réclamer le secours du piqueur et de sa meute attaquer le sanglier que sir Williams devait tuer d'un coup de couteau de chasse.

Le piqueur avait assisté à la chasse et ramenait ses chiens couplés à Kerloven.

— Bonjour, monsieur Bastien, dit-il en saluant l'intendant en entrant à Kerloven pour y boire un coup.

— Bonjour, Yaume, répondit Bastien. Tu reviens de la chasse ?

— Oui, monsieur Bastien, sauf votre respect, et la journée a été rude.

— As-tu chassé seul ?

— Non, monsieur Bastien, je suis allé donner un coup de main à M. le chevalier de Lacy,

— Ah ! dit Bastien devenant subitement attentif.

— Il faut vous dire, poursuivit le piqueur Yaume, que nous avons couru un solitaire comme on n'en verra plus.

— L'avez-vous forcé ?

— Non, c'est l'Anglais qui l'a tué.

— Quel Anglais ? interrogea Bastien, espérant apprendre quelque chose de sir Williams.

— Oh ! un crâne, allez, monsieur Bastien, un intrépide. Je ne sais pas d'où il vient et s'il a chassé l'ours, mais il vous tue des sangliers à coups de couteau, et si proprement que les femmes s'évanouissent.

— De quelles femmes parles-tu ?

— De la demoiselle de Paris qui est aux Genêts ; une nièce de la baronne.

— Elle a donc assisté à la chasse ?

— Oui, monsieur Bastien.

— Et elle s'est évanouie ?

— Tout net... Ah ! c'est que c'est un beau garçon, l'Anglais, et j'ai dans l'idée...

Le piqueur s'arrêta et parut hésiter dans ses confidences.

— Eh bien ? demanda Bastien.

— J'ai dans l'idée, voyez-vous, que ça pourra bien être un mariage... et sous peu.

Bastien tressaillit, puis il demanda quelques détails encore sur la journée de chasse, sur l'installation de sir Williams au Manoir.

Le piqueur partit, Bastien écrivit à Armand :

" Monsieur le comte,

" Je viens d'arriver, et déjà j'ai des nouvelles d'Andrea ou de sir Williams, si vous l'aimez mieux...

" Il est installé chez M. de Lacy. Il y a eu une chasse à courre dans les bois qui avoisinent les Genêts, mademoiselle de Beaupréau y assistait-

" Andrea a tué le sanglier à coups de couteau,

" Hermine s'est évanouie.

" A cette heure, le baronnet sir Williams et M. de Lacy sont à table aux Genêts, chez madame de Kermadec.

" On parle déjà d'un prochain mariage. Heureusement, j'ai vos instructions et je suis là."

" A vous !

" BASTIEN."

At moment où l'ancien hussard ferma cette lettre, un homme entra dans la salle où il venait d'écrire : c'était Jérôme l'Idiot.

— Je l'ai vu, dit-il, je l'ai bien vu... je l'ai reconnu... c'est lui... oh ! c'est lui...

— Qui lui ? demanda Bastien étonné.

— Le fils de l'assassin, répondit l'Idiot.

— Voici déjà un auxiliaire ! pensa Bastien, puis-qu'il reconnaît Andrea. Dieu est pour nous !

Retournons au manoir des Genêts, où nous avons laissé sir Williams, à table, à la droite de la baronne de Kermadec, qui lui promettait son chaleureux appui.

Le baronnet triomphait : il avait pour lui le père, la mère, la grand-mère, le vieux chevalier de Lacy, il était apparu à Hermine dans deux de ces circonstances dramatiques où les hommes se montrent aux femmes sur un piédestal et enveloppés d'un merveilleux prestige.

Il n'avait donc plus à livrer qu'un assaut réellement sérieux le cœur de la jeune fille à battre en brèche.

Mais sir Williams était un homme habile : dans sa longue vie de séductions, il avait remarqué que la femme aime chez l'homme une froide réserve faisant place parfois à des élans de passion.

Le baronnet s'était montré d'abord à mademoiselle de Beaupréau sous un jour éminemment romanesque et dramatique ; il était apparu comme le héros des romans d'aventures, l'homme qui joue sa vie pour un sourire. Il voulut qu'elle pût voir en lui le gentleman, l'Anglais froid, réservé, mélancolique, obéissant aux convenances les plus rigoureuses. Pendant le dîner, il leva à peine les yeux sur elle mais il causa avec esprit, laissa percer sa haute intelligence et voulut être à ses yeux au moral ce qu'il était au physique.

Après le dîner, M. de Lacy demanda la permission de se retirer, le vieux gentilhomme redoutait un accès de goutte, mais il laissa sir Williams libre de rester.

Sir Williams demeura deux ou trois heures encore, causant tantôt avec madame de Kermadec et tantôt avec madame de Beaupréau, dont il acheva de faire la conquête, et il se retira après avoir échangé à peine quelques mots avec Hermine.

Quand il fut parti, accompagné par M. de Beaupréau qui le

reconduisit l'espace d'un kilomètre, madame de Kermadec s'écria :

— Voilà un jeune homme charmant et qui sent sa race !

Hermine rougit un peu et baissa les yeux.

— Le baronnet, en effet, dit Thérèse en tremblant et regardant sa fille avec émotion, est un homme du monde accompli. Il est beau, il a de l'esprit, un rare courage personnel.

— Et il est riche à désespérer, paraît-il, ajouta la douairière.

Puis elle regarda sa petite-nièce du coin de l'œil.

Mais Hermine était retombée dans sa rêverie ; elle écoutait l'éloge de sir Williams avec indifférence, et songeait à Fernand dont elle ignorait du reste encore le misérable sort.

Pendant ce temps, M. de Beaupréau accompagnait sir Williams, et tous deux, par un clair de lune superbe, s'en allaient à pied, le second tirant son cheval par la bride, sous la traîne de grands arbres qui servaient d'avenue au Manoir.

— Monsieur mon gendre, dit M. de Beaupréau en prenant sir Williams par le bras, vous allez un train d'enfer en manière de sentiment. Vraiment, je vous trouve superbe !

— Heu ! heu ! fit modestement le baronnet c'est affaire d'habitude. La séduction est un art.

— Soyez tranquille, Hermine vous aimera.

— C'est assez probable, répondit sir Williams avec une fatuité calme.

— Ou, du moins, elle consentira à vous épouser.

— Cela me suffit, je ne tiens pas à l'amour.

— Et, dit le Beaupréau, qui à ce mot d'amour tressaillit et songea à Cerise, nous irons vite en besogne,

— Je l'espère.

— Nous pourrions faire publier les bans et en finir en quinze jours.

— C'est mon avis.

— Me promettez-vous toujours Cerise ?

— Toujours, beau-père.

— Oh ! alors, s'écria de Beaupréau, dont l'œil étincela de passion, vous épouserez Hermine, je vous le jure.

— Et moi j'y compte. Adieu, beau-père.

— Au revoir, voulez-vous dire ?

— Sans doute, je reviendrai demain. Je trouverai bien un prétexte convenable.

— Et moi je ferai d'ici là votre éloge.

Sir Williams tira de sa poche un briquet phosphorique et alluma un cigare.

Puis, il mit le pied à l'étrier, serra une dernière fois la main à son complice et partit au galop tandis que le Beaupréau revenait tout pensif aux Genêts, songeant toujours à Cerise.

Le passion du vieillard s'accroissait chaque jour.

Deux routes conduisaient des Genêts au Manoir : l'une passait par les bois, et était la plus longue et la plus carrossable ; l'autre, beaucoup plus courte, suivait les falaises et le bord de la mer.

Ce fut celle-là que prit sir Williams qui connaissait parfaitement le pays. Et ce n'était point que le baronnet fût pressé qu'il, nature essentiellement poétique, il éprouvât le moindre charme à écouter la grande voix de la mer et à contempler l'aspect des vagues moutonnantes au clair de la lune. Non ! sir Williams avait un autre but.

La route, ou plutôt le sentier des falaises passait à Kerloven cette terre patrimoniale de Kergaz où était né le vicomte Andrea, et qui, volée par le comte Fellpone, était enfin retournée à Armand.

Le baronnet avait une crainte depuis quelques heures : c'est qu'Armand ne fût sur ses traces, et qu'il ne fût venu à Kerloven pour le surveiller.

La présence du comte en Bretagne pouvait faire avorter le plan si habilement conduit de sir Williams. Il voulut donc passer par Kerloven, et, en passant, tâcher de savoir si M. de Kergaz s'y trouvait ou y était attendu. Il était alors environ



Et le baronnet put apercevoir le cadavre de Colar.

huit heures du soir, la lune brillait au ciel et resplendissait au loin sur la mer.

Le baronnet chevauchait au petit trot, rêvant des douze millions, et se disait :

— Je veux bien rencontrer Armand, je veux même qu'à la rigueur il me reconnaisse, mais, auparavant, je veux être l'époux de mademoiselle Hermine.

Comme il achevait ce raisonnement, il arrivait en haut des falaises et pouvait voir Kerloven dressant ses vieilles tours féodales au-dessus de l'Océan.

Mais en contemplant le vieux édifice et se laissant aller à d'amères rêveries, car longtemps il avait regardé Kerloven comme son héritage, il tressaillit tout à coup et arrêta brusquement son cheval.

Il venait de voir briller une lumière au premier étage de

l'édifice, derrière les croisées de ce qu'on appelait la grande salle.

Or, pour que cette pièce fût éclairée, il fallait que le maître fut au château, les gens qu'on laissait à Kerloven ne montant du rez-de-chaussée aux étages supérieurs que pour y secouer la poussière des meubles et des draperies, et cela en plein jour, et non point à une heure avancée de la soirée.

— Oh ! oh ! pensa sir Williams dont le cœur se prit à battre Armand serait-il à Kerloven ?

Il poussa son cheval et continua sa route, prenant la utile précaution de se couvrir le visage d'un pan de son manteau, précaution du reste qu'expliquait et rendait toute naturelle le froid piquant de la nuit.

Le sentier passait devant la grande porte. Sir Williams jeta à travers la grille entr'ouverte un regard dans la cour, et y

aperçut une chaise de poste ; alors il eut le frisson, et il rendit la main à son cheval, comme s'il eut craint de rester plus longtemps dans le voisinage du château et de faire quelque rentre.

Comme il avait déjà mis un kilomètre entre Kerloven et lui, et descendait à grand trot vers le Manoir, il entendit une voix pleine et sonore qui chantait ce refrain breton si connue :

Vous n'irez plus au bal, madame la mariée,  
Vous garderez la maison, tandis que nous irons.

Et il put voir un paysan qui marchait d'un pas alerte et venait à sa rencontre, ou plutôt suivait son chemin en sens inverse.

Le baronnet ramena bien soigneusement son manteau sur son visage et continua sa route, marchant ainsi à la rencontre du paysan.

Celui-ci était un gars de vingt ans, valet de ferme à Kerloven, et qui, sa bêche sur l'épaule, revenait des champs.

— Hé ! l'ami ? dit sir Williams l'interpellant.

— Monsieur... répondit le paysan, j'ai bien l'honneur de vous saluer et suis à votre service.

La Bretagne est un pays où le cultivateur daigne encore saluer l'étranger.

— Sais-je sur la route du Manoir ? demanda le baronnet.

— Oui, monsieur, toujours tout droit.

— Merci, l'ami.

Et sir Williams fit deux pas encore, puis il se retourna sur sa selle :

— A qui appartient ce château qui est sur la hauteur ? demanda-t-il.

— A M. le comte de Kergaz, répondit le paysan : mais il n'y est pas.

— Ah ! dit négligemment le baronnet ; et où est-il ?

— Il est à Paris, et il ne viendra pas avant l'automne.

Sir Williams respira.

— En passant, dit-il, j'ai vu une voiture dans la cour ?

— C'est M. Bastien qui est arrivé ce soir.

— Qu'est-ce que M. Bastien ? interrogea hypocritement le baronnet.

— C'est l'intendant de monsieur le comte. Bonsoir, monsieur, et que Dieu vous garde !

— Bonsoir, mon ami, et merci du souhait.

Le paysan continua son chemin vers Kerloven et sir Williams le sien vers le manoir.

M. de Lacy s'était mis au lit de bonne heure, et sir Williams ne le revit que le lendemain.

Le lendemain, le digne gentilhomme avait la goutte pour tout de bon, et il renonça à chasser ce jour-là.

Sir Williams profita de ce chômage forcé pour aller aux Genêts.

La baronne de Kermadec était folle du jeu de trictrac, qui était fort de mode au temps de sa jeunesse. Sir Williams avait sa partie la veille et feint une passion non moins vive que celle de la douairière pour ce jeu de nos pères.

Le désir de faire du trictrac de la baronne était donc un prétexte suffisant pour lui, et il se présenta aux Genêts sans la moindre hésitation.

Hermine rougit à sa vue, et madame de Beaupréau l'accueillit avec un sourire indulgent et plein de promesses. Comme la veille, on l'invita à dîner et il passa la soirée au Manoir, d'où il ne partit, cette fois, que vers neuf heures.

Comme la veille aussi, il prit le sentier des falaises.

— Je redoute beaucoup moins cette brute de Bastien, pensait-il, qu'Armand lui-même, mais il est bon de le surveiller un peu.

Sir Williams ignorait l'évasion de Baccarat et les révélations qu'elle avait faites à Armand, révélations qui ne pouvaient plus laisser aucun doute ni au comte ni à Bastien sur son identité. Donc, tout en redoutant le voisinage de Bastien, il espérait encore que ce dernier, en admettant qu'il vint à le ren-

contrer, persisterait dans sa méprise. Or, comme il approchait de Kerloven, une idée vint au baronnet :

— J'ai bonne envie, se dit-il, d'aller frapper à la porte du château et d'y faire une visite à Bastien. Peut-être est-il venu ici sous l'impulsion de ses premiers soupçons ; peut-être aussi n'y est-il appelé que par ses fonctions d'intendant.

Le baronnet s'enhardissait dans cette pensée, et il était parvenu à un certain endroit où le chemin courait sur le bord extrême de la falaise.

Ce lieu était étrange d'aspect. Le sentier descendait au fond d'une sorte de vallon pour remonter un peu plus loin et courir alors sur une surface plane. De ce point, on n'apercevait plus ni terre ni les tours de Kerloven ; on ne voyait que la mer qui rugissait en bas à une grande profondeur, et s'engouffrait avec un bruit formidable et qui dominait tous les autres, à un kilomètre à la ronde, dans les anfractuosités de la falaise.

En ce lieu, la détonation d'une arme à feu ou le cri le plus perçant aurait été étouffé par le fracas des flots mugissants.

Aux rayons de la lune qui brillait de tout son éclat, et au moment où il atteignait le fond de cette sorte d'entonnoir, sir Williams vit une silhouette d'homme se détacher sur la crête opposée de la falaise.

Puis il la vit s'agiter et descendre lentement dans le fond du petit ravin et venir à sa rencontre.

Puis encore une autre silhouette apparut et suivit le même chemin que la première, et tout à coup le baronnet se trouva en présence de deux hommes.

— Bonjour, sir Williams ! dit une voix qui le fit tressaillir.

— C'est lui ! je le reconnais bien... murmura le second personnage.

Le baronnet reconnut la voix de Bastien et celle du vieux écuyer, l'idiot. Et, instinctivement, il porta la main aux fontes de sa selle pour y prendre ses pistolets.

L

## LA FALAISE

Sir Williams éprouva comme un frisson ; ses fontes étaient vides !

La veille, en sellant son cheval pour la chasse, le palefrenier de M. de Lacy avait enlevé les pistolets pour les nettoyer, et il avait oublié de les replacer dans leurs fontes.

— Bonjour, sir Williams, répéta Bastien, qui vint se placer en face du baronnet.

— Tiens ! dit sir Williams qui joua la surprise, je ne me trompe pas, c'est bien... c'est mon adversaire ?

— Lui-même, monsieur...

— Par exemple ! s'écria sir Williams, voilà qui est bizarre !

— Vous trouvez ? dit Bastien.

— Ma foi, oui, monsieur.

Sir Williams parut chercher le nom de son interlocuteur.

— Bastien, dit le hussard.

— C'est cela monsieur Bastien. Eh ! diable ! fit le baronnet, d'où sortez-vous donc ?

— Je viens de Paris. Je suis arrivé hier. Et, ajouta Bastien, vous devez le savoir, car un valet de Kerloven, que vous avez rencontré hier, vous l'a dit.

— C'est juste ; je l'avais oublié, dit sir Williams avec un sang-froid superbe.

— Mais vous-même, monsieur ?... interrogea Bastien.

— Moi, je vais au Manoir.

— Je le sais. Mais d'où venez-vous ?

— Je viens des Genêts, monsieur Bastien.

— De faire... pour à mademoiselle de Beaupréau ?

— Précisément.

— C'est sa voix... c'est bien sa voix... comme c'est bien son visage... murmura l'idiot d'une voix sourde.

— Que dit cet homme ? demanda sir Williams à Bastien.

— Il prétend vous reconnaître.

— Moi ? Allons donc !  
 — Vous savez bien, sir Williams, répliqua Bastien avec un grand calme, que vous ressemblez si parfaitement au vicomte Andrea, le frère du comte de Kergaz, mon maître, que tout le monde vous prend pour lui...  
 — Comment ! cet homme...  
 — Cet homme a passé sa vie à Kerloven. Il a connu ce misérable assassin qu'on nommait le comte Felipone.  
 Bastien s'arrêta sur ce mot.  
 Un autre que sir Williams eût rougi de colère en entendant traiter son père d'assassin ; mais le baronnet ne sourcilla pas.  
 — Et, dit-il, complétant sa pensée de Bastien, il a connu le fils ?  
 — Comme vous dites.  
 — En sorte que, lui aussi, me prend pour le vicomte Andrea ?  
 — Précisément. Comme moi-même...  
 — Heureusement que vous...  
 — Oh ! moi, je sais à quoi m'en tenir.  
 Sir Williams, qui éprouvait une légère oppression, respira.  
 — Ah çà, dit-il, où alliez-vous, quand je vous ai rencontré ?  
 — Au-devant de vous, sir Williams.  
 — Vous saviez donc que je devais passer par ici ?  
 — Je m'en doutais.  
 — Vous avez, convenez-en des pressentiments bizarres.  
 — Mon Dieu ! non. Jugez-en vous-même.  
 — Voyons ? fit le baronnet.  
 — Vous êtes venu en Bretagne, chez le chevalier de Lacy, pour chasser, n'est-ce pas ?  
 — C'est vrai.  
 — La chasse est un délicieux passe-temps, sir Williams ; mais quand on est jeune et bien tourné comme vous...  
 — Vous êtes trop bon, fit le baronnet en s'inclinant.  
 — La chasse ne suffit pas, poursuivit Bastien avec bonhomie... on rêve un peu d'amour.  
 — Oh ! si peu...  
 — Soit, mais on en rêve...  
 — Après tout, c'est possible.  
 — Alors, on cherche autour de soi, dans les environs... une jolie fille...  
 — Vous êtes plein d'esprit, monsieur Bastien.  
 — Et vous avez cherché...  
 Sir Williams eut un so. rir.  
 — Mais, reprit Bastien, dans notre Bretagne, les filles belles et jeunes ne manquent pas, seulement, quand on cherche femme, les dots manquent.  
 Bah ! dit sir Williams, je ne marchandais pas.  
 — Je le crois ; mais vous n'épouseriez pas une fille sans dot.  
 — Qui sais ? murmura le baronnet, qui trouvait à la voix de Bastien un singulier ton de raillerie.  
 — Donc, vous cherchez une dot.  
 — Monsieur.  
 — Ah ! ne vous cachez pas, je suis bien informé.  
 — Vous ?  
 — Moi ?  
 D'accent avec lequel Bastien prononça ce dernier mot était frold et convaincu. Il poursuivit :  
 — Mademoiselle de Beaupréau est belle, jeune et vertueuse...  
 — Vous la connaissez ?  
 — De réputation, sir Williams. Elle aura une belle dot.  
 — Peuh ! dit sir Williams, une misère, cher monsieur Bastien : cinquante ou soixante mille francs de sa mère. Le père n'a rien.  
 — Mais elle est menacée d'un héritage...  
 — Allons donc ! que me dites-vous ?  
 — La vérité. Feu le baron Kermor de Kermarouët lui laisse, par son testament, toute sa fortune.  
 — Qui s'élève ? interrogea sir Williams, feignant toujours l'ignorance la plus grande.  
 — Vous le savez sans doute, sir Williams.

— Moi ? du tout. J'ignorais même...  
 — Ah ! mille pardons, on ce cas  
 — C'est lui ! c'est bien lui ! interrompit tout à coup l'idiot, qui s'était assis sur une pierre, au-dessus du chemin.  
 — Ah ! fit sir Williams, qui aurait voulu changer de con-sation, cet homme m'ennuie.  
 — Ne faites pas attention, dit Bastien, il est fou. Je disais donc que la fortune du baron Kermor de Kermarouët, dont mademoiselle de Beaupréau hérite, s'élève à douze millions.  
 — Vous êtes fou ! s'écria sir Williams.  
 — Non, je dis vrai.  
 — Douze millions ! mais c'est à en perdre la tête !  
 — Vous ne la perdrez pas, sir Williams.  
 — Monsieur, dit froidement le baronnet, si vous avez voulu me mystifier, vous prenez mal votre temps.  
 — J'en suis incapable, sir Williams.  
 — Dans le cas contraire, permettez-moi d'attendre à demain pour réfléchir sur vos paroles. Ce soir, je pourrais bien perdre la tête... Douze millions !...  
 — Soit, dit Bastien, demain je vous dirai la même chose, en ajoutant ce que, peut-être, vous saviez encore  
 — Je ne savais rien, monsieur Bastien.  
 — Que le comte Armand de Kergaz est l'exécuteur testamentaire du baron Kermor de Kermarouët.  
 — Monsieur, interrompit le baronnet, ne m'avez-vous pas dit que vous veniez tout à l'heure à ma rencontre ?  
 — Oui, monsieur.  
 — Était-ce dans le simple but de me dire bonjour ?  
 — Non, j'avais affaire à vous.  
 — Vraiment ! De quoi s'agit-il ?  
 — J'ai à vous parler de chose graves.  
 — Diable ! fit sir Williams qui malgré tout son sang-froid, ne laissait pas que d'être inquiet et jetait autour de lui un regard investigateur.  
 Ils étaient en un lieu sauvage et désert, où montait du fond de l'abîme la grande voix de l'Océan : ils se firent un sentier de quatre pieds de largeur à peine, séparé du précipice au bas duquel la mer rugissait par une étroite bande de gazon et de plantes parasites poussées dans les anfractuosités de la falaise. Ils étaient deux et il était seul, lui sir Williams, et, pour la première fois de sa vie peut-être, il était sans armes...  
 Et le fou s'était assis sur une pierre, et il continuait à murmurer des paroles de menace et à faire des gestes furieux. Cependant sir Williams était un de ces hommes qui ne sauraient perdre leur sang-froid en présence du danger.  
 Quelque critique et réellement terrible que pût devenir la situation, il était homme à ne point se démoraliser par avance.  
 — En vérité, dit-il, vous avez des choses graves à me dire ?  
 — Oui, sir Williams, très graves, répondit Bastien.  
 — Je suppose que ce n'est point en ce lieu ?  
 — Mais si... au contraire...  
 — Singulière fantaisie, monsieur Bastien. D'abord le bruit de la mer... et puis... cet isolement...  
 — Raison de plus, sir Williams. Tenez, mettez pied à terre... et puis, asseyez-vous là... à côté du fou...  
 — Mais, monsieur, dit sir Williams, je vous trouve réellement sans gêne... pourquoi ne demeurerais-je pas à cheval ?  
 — Parce que, peut-être, nous causerons longtemps  
 — Qu'importe !  
 — Monsieur, dit froidement Bastien, je vousdrais vous parler d'abord d'une femme que vous connaissez.  
 — Comment la nommez-vous ?  
 — Baccarat, répondit Bastien.  
 Sir Williams tressaillit.  
 — Je ne la connais pas, dit-il avec calme.  
 — Votre mémoire vous fait assurément défaut, car vous l'avez fait enfermer comme folle dans une maison d'aliénés  
 — Monsieur ! s'écria sir Williams qui devint pâle.  
 — La Baccarat est sortie...

— Sortie ! exclama-t-il, oubliant son rôle.  
 — Ah ! enfin ! s'écria Bastien, vous vous trahissez.  
 Et comme le baronnet se mordait les lèvres jusqu'au sang.  
 — Oni, dit-il, la Baccarat est sortie... elle s'est évadée et elle est venue trouver M. le comte de Kergaz.  
 Le baronnet étouffa un cri.  
 — Voyons, monsieur, dit Bastien avec calme, vous voyez bien qu'il s'agit de choses graves, et vous ne me refusez pas de mettre pied à terre maintenant ?  
 Sir Williams voulut faire un geste négatif.  
 Alors Bastien tira un pistolet de sa poche, ajusta sir Williams et lui dit :  
 — Descendez, monsieur, ou vous êtes mort.  
 — Tirez ! tirez ! hurlait l'idiot. Tuez le fils de l'assassin ! tuez-le !  
 Sir Williams était trop fort lui-même pour ne point obéir à la force.  
 Il mit silencieusement pied à terre.  
 Bastien s'empara de la bride du cheval ; puis, toujours son pistolet à la main, il mit à son tour le pied à l'étrier et sauta en selle avec une légèreté juvénile.  
 — A présent, dit-il, vous ne pourrez fuir, ou du moins je pourrai vous atteindre et vous jeter à la mer, si besoin est.  
 — Monsieur répondit sir Williams, je croyais avoir affaire à un homme d'honneur, je vois que je me suis trompé. Je suis à la merci d'un bandit,  
 — Soit ! mais écoutez-moi jusqu'au bout. Je vous disais donc que la Baccarat était venue voir M. de Kergaz.  
 — Après ? dit sèchement le baronnet.  
 — La Baccarat poursuivit Bastien, a raconté au comte une histoire assez singulière.  
 — Ah ! ah ! ricana le baronnet.  
 — Vous allez en juger vous-même...  
 Depuis que sir Williams avait mis pied à terre, il demeurait les bras croisés auprès de son cheval, qu'avait enfourché Bastien.  
 Seulement, il ne lui avait point tendu sa cravoche, et Bastien n'avait point songé à la lui demander.  
 — Oui, monsieur, continua Bastien, l'histoire est assez singulière. Il s'agit d'abord d'une lettre dictée par un misérable... le vicomte Andrea... à qui vous ressemblez si parfaitement.  
 — Après ?... après ? insista sir Williams, qui commençait à frémir de colère.  
 — Cette lettre, dictée par Andrea, était adressée par la Baccarat à M. Fernand Rocher, qui ne la connaissait point, mais qui était aimé d'elle. Or cette lettre fut remise à M. de Beaupréau. M. de Beaupréau était devenu complice du vicomte Andrea, et il se chargea de laisser tomber cette lettre chez lui sur le tapis. Mademoiselle de Beaupréau lut cette lettre, et trompée par les apparences, elle écrivit à Fernand Rocher que tout était rompu entre elle et lui. Que se passa-t-il ensuite ? Le vicomte Andrea et M. de Beaupréau pourraient seuls le dire. Toujours est-il qu'un portefeuille fut volé au ministère et retrouvé le lendemain dans la poche de Fernand Rocher...  
 Bastien s'arrêta et regarda sir Williams.  
 — Cependant, dit-il, M. Fernand Rocher était innocent du vol, aussi bien que la Baccarat.  
 Sir Williams écoutait attentivement ; tout à coup il interrompit Bastien d'un geste.  
 — Où voulez-vous en venir ? demanda-t-il.  
 — A ceci, sir Williams, que le vicomte Andrea, en agissant ainsi, en accumulant une à une toutes ces infamies, avait un but ténébreux, mais sur lequel maintenant la lumière s'est faite.  
 — Ah ! vous croyez ?  
 — Sans nul doute. Le vicomte Andrea voulait épouser la fille présumée de M. de Beaupréau et s'approprier les deux millions du baron Kermor de Kermarouët. Or, achève Bastien

vous convieudrez, sir Williams, que ce vicomte Andrea est un bien grand scélérat, et que celui qui porte le moindre intérêt, soit à mademoiselle de Beaupréau, soit à M. Fernand Rocher, venant à le rencontrer comme je vous rencontre, dans un lieu isolé, désert, où bruit qui monte de l'Océan couvre tous les bruits, même les cris d'agonie, le rencontrant sans armes, alors que lui a un pistolet à la main, n'a qu'une chose à faire, c'est de lui casser la tête.

Et Bastien ajusta de nouveau sir Williams, et le baronnet, malgré son courage, frissonna et pensa qu'il allait incurir.

— Ainsi donc, murmura-t-il d'une voix où perçait une certaine angoisse impossible contenir, vous persistez à croire que je suis le vicomte Andrea ?

— Moi, je ne crois rien, dit froidement l'ancien hussard, je fais une comparaison, voilà tout : seulement, je crois que, si vous étiez le vicomte Andrea, vous n'auriez qu'une chance de salut.

— Ah ! et quelle est-elle ?

— Voici. Vous renoncerez d'abord à épouser mademoiselle de Beaupréau, et vous vous engageriez à quitter le pays sur-le-champ.

— Ah ! ah ! la condition est dure.

— Ensuite, vous indiqueriez positivement, sans mentir, le lieu où le vicomte Andrea a caché mademoiselle Jeanne de Balder et Cerise.

— Plait-il ? fit le baronnet conservant un reste d'audace, bien qu'il eût toujours dirigé sur sa poitrine le pistolet de Bastien.

— Je répète, dit celui-ci, qu'à la place de sir Williams, je n'hésiterais pas à indiquer cet endroit.

Et Bastien, changeant tout à coup de ton ajouta :

— Andrea, monsieur le vicomte Andrea, l'heure des mensonges sans nombre, des trahisons infâmes et des enlèvements est passée ; voici celle de l'expiation qui sonne. Allons bas le masque ! hypocrite, tu ne t'appelles point sir Williams ! bas le masque : et fais une prière si tu en fais une, car tu vas mourir et tu auras l'Océan pour linceul.

La voix de Bastien était lente et grave comme celle d'un juge prononçant un arrêt de mort.

Sir Williams eut que c'en était fait de lui, et alors il perdit son assurance et son sang-froid superbe :

— Allez-vous donc m'assassiner ? dit-il.

— On n'assassine que les honnêtes gens, on tue les assassins. N'as-tu pas assassiné toi-même le chevalier à Florence ?

— Grâce ! dit sir Williams ; si vous me tuez, vous ne saurez rien.

— Parle donc, alors ! Où est Jeanne ? où est Cerise ?  
 Sir Williams hésita.

— Monsieur le vicomte Andrea, dit Bastien, entendons-nous bien. Je suis chargé par M. de Kergaz de vous remettre cent mille francs, si vous voulez quitter le pays, renoncer à séduire mademoiselle de Beaupréau et indiquer la véritable retraite des deux jeunes filles que vous avez enlevées. Seulement, remarquez bien ceci : au cas où vous avouerez, je vous forcerai à marcher devant moi jusqu'à Korloven ; là, je vous enfermerai et veillerai sur vous nuit et jour, jusqu'à ce que M. de Kergaz, à qui j'aurai écrit, m'ait répondu. S'il a retrouvé les deux jeunes filles, vous serez libre ; si vous m'avez menti encore, je vous tuerai.

— Je dirai vrai, murmura sir Williams, qui comprenait bien que Bastien serait sans pitié, et qu'il était perdu s'il ne se décidait à parler.

— Voyons ! insista Bastien.

— Jeanne et Cerise, dit sir Williams d'une voix sourde, sont à Bougival, tout en haut du vallon, dans une villa, close de grands murs. Elles y sont sous la garde d'une femme nommée la veuve Fipart et d'un homme appelé Colar.

— Bien ! dit Bastien, qui tenait toujours son pistolet à la



hauteur du front de sir Williams ; mais là ne se bornent point mes instructions.

— Qu'est-ce encore ? articula sir Williams d'une voix sourde.

— Je vous l'ai dit, je vais vous conduire à Kerloven. Vous allez marcher devant moi, de façon que je puisse vous tuer si vous essayez de fuir.

— Je ne fuirai pas.

— Puis, continua Bastien avec calme, je vous y garderai prisonnier jusqu'à ce que M. le comte de Kergaz, à qui je vais écrire, m'ait répondu qu'il a retrouvé Jeanne et Cerise. Car si vous m'aviez menti, si vous m'aviez donné de fausses indications, je vous tuerais comme un chien !

Sir Williams courba le front ; il était vaincu.

— Marchons ! dit-il.

— Tuez-le ! tuez le maudit ! murmurait toujours le vieil idiot assis sur sa pierre.

Andrea fit un pas en avant du cheval, Bastien le suivit.

Le fou, les voyant se mettre en marche, se leva et prit les devants.

— Monsieur le vicomte, dit Bastien avec un accent qui emportait une conviction profonde, le comte Felipone, votre père, me renversa sanglant sur la neige d'un coup de pistolet, à la retraite de 1812. Je serais l'homme le plus heureux du monde de prendre ma revanche sur vous, si vous tentiez de m'échapper.

Sir Williams ne répondit pas et se prit à marcher lentement ; mais le baronnet, si extrême et si critique que fût la situation, avait reconquis son sang-froid en quelques secondes ; à peine remis de sa défaite, il songeait à triompher.

Il marchait, regardant du coin de l'œil le sentier, si étroit que deux chevaux n'auraient pu y marcher de front, le précipice au fond duquel la mer grondait et que rasait le sentier.

Et il se disait qu'il suffirait d'un faux pas du cheval pour précipiter dans l'abîme la monture et le cavalier.

Le fou cheminait, vomissant des imprécations ; Bastien suivait sir Williams le pistolet au poing, et bien convaincu que le baronnet n'avait pas d'armes, car ils'en fût servi tout d'abord.

En effet, sir Williams avait trouvé ses fantes vides ; mais il avait toujours sur lui un poignard, qu'il avait rapporté d'Italie, le même qu'il teignit du sang de son partner, à l'issue de cette nuit funeste où il perdit cent mille écus sur parole.

Songer à poignarder un homme qui le menaçait d'un coup de pistolet eût été folle, et sir Williams n'y songea point un instant.

Mais il mesurait toujours le précipice du regard.

Le cheval était si près de lui que sa tête touchait presque au dos du baronnet.

— Cette fois, pensait Bastien, nous tenons notre eunomi, et, dussé-je le tuer, il ne nous échappera pas...

Tout à coup sir Williams heurta du pied un caillou, parut trébucher et se laisser choir ; puis, tandis que Bastien, sans défiance, s'imaginait qu'il allait se relever et continuer sa marche, rapide comme l'éclair, souple comme une couleuvre, le baronnet se baissa, se glissa sous le ventre du cheval et lui enfonça son poignard dans le flanc.

Le cheval se cabra.

Et soudain Bastien poussa un cri terrible et se trouva lancé dans l'espace.

Sir Williams avait précipité le cheval et le cavalier du haut de la falaise dans la mer.

Au cri poussé par Bastien, un bruit sourd répondit.

Puis le silence, un silence de mort.

La monture et l'homme s'étaient brisés sur les rocs à fleur d'eau que le flot couronnait d'écume.

A ce cri, à ce bruit, le fou se retourna.

Il ne vit plus le cheval, il ne vit plus Bastien.

Sir Williams seul était debout au milieu du sentier, regardant l'abîme d'un œil tranquille, et tenant toujours son poignard à la main.

Le fou devina : il jeta un cri de rage, revint sur ses pas et se précipita sur sir Williams.

Le baronnet était jeune, adroit et souple, le vieillard, d'une stature herculéenne, avait conservé une rare vigueur en dépit de son grand âge.

Tous deux s'enlacèrent étroitement et cherchèrent mutuellement à se jeter du haut de la falaise.

Pendant dix secondes, on eût pu les voir piétiner, tourner,

9

hurler de fureur sur cet étroit champ de bataille d'où la moindre secousse pouvait les précipiter dans l'abîme.

Mais l'idiot n'avait d'autre arme que ses bras nerveux.

Sir Williams tenait toujours son poignard.

Tout à coup le vigoureux vieillard poussa un gémissement étouffé, ses bras crispés se distendirent.

— Assassin ! murmura-t-il.

Et il tomba à la renverse.

Et sir Williams le poussa du pied et l'envoya rejoindre Bastien.

Alors le baronnet se croisa les bras avec calme.

— Décidément, murmura-t-il, je suis plus fort que tous ces gens-là... mais je l'ai échappé belle !

Et le baronnet continua sa route à pied et ajouta :

— Cependant, je regrette mon cheval ; c'était une bête charmante... un demi-sang dont j'avais refusé deux mille écus. Ce fut l'oraison funèbre de l'ancien hussard.

Une fois de plus, sir Williams triomphait.

— LI

#### LES AVEUX

Depuis trois jours, sir Williams se présentait régulièrement tous les soirs aux Genêts pour y faire sa cour à Hermine.

La jeune fille avait, dès l'abord, compris qu'elle était aimée ; du moins elle l'avait cru, car sir Williams possédait l'art merveilleux de feindre une passion alors qu'il ne l'éprouvait point.

Mademoiselle de Beaupréau ne s'était point révoltée contre cet amour. Sir Williams était jeune, il était beau, il avait cette voix mélancolique et voilée de ceux qui souffrent ; elle l'avait rencontré comme on rencontre un héros de roman.

C'étaient là tout autant de raisons, et de raisons suffisantes, pour la jeune fille ne pût être blessée de cette adoration qu'elle inspirait. Mais Hermine aimait toujours Fernand : Fernand ingrat et vil à ses yeux, Fernand indigne de son amour.

Elle l'aimait comme on aime les morts, avec le souvenir et non avec l'espérance : car c'est une fatalité de la vie que ces affections qui nous rivent à ceux qui ne nous aiment point, et qui font qu'on aime sans espoir d'être aimé.

Le jour où Hermine avait cru posséder la preuve de la trahison de Fernand dans la lettre de Baccarat dictée par sir Williams, son cœur s'était fermé pour toujours.

Comme ces fiancés dont le fiancé meurt au matin qui précède l'hyménée et qui prennent pour toujours le voile, ne voulant plus aimer que Dieu, Hermine s'était vouée, dans le silence de son cœur, à un célibat éternel.

Elle n'aimerait plus.

Aussi plaignait-elle sir Williams et se trouvait-elle plus malheureuse encore de ce que lui-même pouvait endurer.

Cependant, elle ne le repoussait point ; elle trouvait même un charme infini à le voir assis près d'elle, à entendre sa voix triste et légèrement nuancée d'accent anglais.

Peut-être même oubliait-elle en cela à une pensée secrète.

Hermine avait observé que sa mère avait pris sir Williams en amitié, qu'elle se montrait presque impatiente de le voir arriver chaque jour, et elle avait compris qu'elle ne faisait autre chose que de se faire aimer par un autre, la voir aimer le baronnet et oublier

le fatal amour par un autre, la voir aimer le baronnet et oublier

Fernand, qu'elle avait rêvé son bonheur et plaçait ce rêve d'avenir sur la tête de sir Williams.

Et la jeune fille se complaisait dans ces illusions et ces espoirs de sa mère, et elle eût voulu lui laisser croire qu'elle aimait déjà ou qu'elle aimerait bientôt le jeune Anglais. C'était pour cela qu'elle ne l'éconduisait point par un de ces mots, une de ces confidences qui éloignent à jamais un homme et arrêtent sur ses lèvres l'aveu prêt à s'en échapper; pour cela qu'elle avait, plusieurs fois déjà, accepté son bras pour une promenade dans les alentours, tandis que M. de Beaupréau et sa mère cheminaient derrière eux, à quelques pas de distance.

Pourtant le baronnet n'avait point encore ouvert son cœur, il n'avait point encore prononcé un seul mot d'amour; mais ses regards, mais l'accent ému et troublé de sa voix, son trouble quand il abordait Hermine, sa pâleur subite si elle levait les yeux sur lui, n'étaient-ils pas de muets témoignages plus éloquentes que l'aveu le plus formel?

Hermine se croyait aimée.

Or, il y a toujours chez la femme la plus pure de toute pensée d'égoïsme comme une satisfaction secrète d'inspirer un amour malheureux et qu'on ne récompensera jamais.

Hermine savait bien qu'elle ne répondrait jamais à l'amour de sir Williams, mais elle était jusqu'à un certain point fière de l'avoir inspiré.

Sir Williams arrivait tous les soirs vers sept ou huit heures et ne s'en allait qu'à onze; et chaque fois qu'il partait, il semblait à Hermine qu'il avait voulu lui avouer son amour, et ne l'avait osé.

Un soir, cependant, le baronnet fut plus hardi.

— Mademoiselle, dit-il à Hermine d'une voix qui lui parut trembler d'émotion, voudriez-vous m'accorder un moment d'entretien?

Hermine et sir Williams se trouvaient alors dans le grand salon des Jouéts. M. de Beaupréau, sa femme et la baronne de Kermadec jouaient au whist. Sir Williams entraîna Hermine dans le parc.

— Il faut que je vous parle, dit-il.

— Parlez, monsieur, répondit Hermine, qui éprouva une subite émotion.

— Je vais partir, mademoiselle.

— Partir! dit-elle, et pourquoi?

— Je retourne en Irlande, continua le baronnet, et je quitte à jamais la Bretagne, je vais porter ailleurs le fardeau de ma destinée.

La voix de sir Williams tremblait dans sa gorge, et mademoiselle de Beaupréau le crut sous le poids d'une immense douleur.

— Oui, dit-il tout bas, j'étais venu chercher ici un peu de repos pour mon esprit tourmenté, un peu d'oubli pour mon cœur, et j'en vais repartir plus navré, plus désolé que jamais.

Hermine devinait, Hermine savait bien ce que sir Williams voulait dire par ces mystérieuses paroles; aussi garda-t-elle le silence.

— Mademoiselle, reprit le baronnet, je ne veux point vous dire un adieu, probablement éternel, sans vous raconter une page de ma triste vie.

Hermine tressaillit et comprit que le moment approchait où un aveu glisserait sur les lèvres de sir Williams, elle éprouva une émotion pénible et anxieuse, et elle regretta de l'avoir autorisé à parler.

— Orphelin dès mon berceau, poursuivit sir Williams, élevé par des mains salariées et étrangères, j'ai vécu longtemps isolé de toute affection, et, comme l'homme résigné à son sort, je promenaï mon isolement et mon ennui à travers le monde, sans jamais souhaiter un ami.

— Les hommes que j'avais rencontrés me semblaient méchants, et je n'avais jamais levé les yeux sur une femme; je n'avais jamais...

« Un jour, jour fatal! une jeune fille se trouva sur mon chemin. Elle était belle, elle était pure comme un lis; elle avait ce sourire rêveur, un peu triste, qui décide les âmes d'élite: ce front pensif des natures élevées et intelligentes.

« Je la vis quelques minutes à peine, et une réaction se fit en moi, instantanée et terrible comme toutes les révolutions de l'âme et du cœur.

« Moi, l'homme fatigué de la vie avant d'avoir vécu, résigné à courir éternellement à travers le monde sans me fixer jamais, je me pris tout à coup à souhaiter, à rêver, à désirer ardemment une vie heureuse et calme, une affection, une famille; il me sembla qu'aimer cette jeune fille, avoir le droit de passer ma vie à ses genoux, interrogeant ses yeux du regard pour y lire ses plus secrets désirs et les réaliser avec l'empressement d'un esclave, serait le paradis sur la terre.

Sir Williams s'arrêta ému, et il sembla à Hermine qu'il comprimait à grande peine un sanglot.

— Alors, reprit-il, j'eus la folie de concevoir une espérance. J'étais jeune, libre, riche, je portais un noble nom, pur de toute souillure dans le présent et le passé, je crus que je pourrais être aimé...

« Amère erreur! cette jeune fille que j'avais aimée tout à coup et à qui ma vie appartenait désormais, elle-même... elle aimait ailleurs... »

Hermine éprouva comme un frissonnement qui parcourut tout son corps. Elle songea à Fernand.

— Alors encore, mademoiselle, acheva le baronnet: j'ai compris que ma destinée était à jamais marquée d'un sceau fatal, et je me suis résigné à continuer cette existence errante et vagabonde sans souvenir de la veille, sans espoir du lendemain...

Le baronnet s'arrêta, et il sembla à Hermine qu'il ne pouvait plus contenir son émotion.

Cependant, il reprit:

— Depuis huit jours, mon cœur brisé avait cru retrouver un peu de calme, mon esprit s'était égaré dans les régions du rêve, et les jours et les heures passaient pour moi sans que je m'en aperçusse et osasse songer aux jours et aux heures à venir... Hélas! le réveil est venu...

« J'ai compris que si je demeurais ici plus longtemps, je laisserais peut-être au fond de votre vie ce trouble que fait naître dans les cœurs généreux et bons les infortunes des autres, et je me suis résolu à partir...

— Monsieur, balbutia Hermine, non moins émue que ne le paraissait sir Williams.

— J'ai voulu vous dire adieu, mademoiselle, un adieu éternel, et vous supplier de me garder un souvenir... A vos heures de joie et de bonheur, quand celui que vous aimez...

Sir Williams s'arrêta à ce mot et regarda Hermine.

La jeune fille était devenue pâle comme une statue de marbre, elle secoua la tête et murmura.

— Je n'aime personne...

Le baronnet tressaillit et crut qu'en effet elle était guérie de son amour pour Fernand.

— Ou, du moins, reprit-elle, si j'aime, j'aime un mort. Avec un tel amour, il n'y a ni espoir, ni bonheur, ni joie.

— Un mort!... murmura sir Williams, qui eut l'air de ne pas comprendre.

— Ou c'est tout comme, répondit Hermine. Il est mort pour moi...

Et puis, comme elle voyait sir Williams le front courbé, l'œil morne, dans l'attitude d'un homme plus désespéré de sa douleur à elle que de sa propre douleur, elle lui tendit la main.

— Vous le voyez, dit-elle, je ne suis pas plus heureuse que vous...

— Eh bien! dit-il tout bas, ne pourrions-nous associer nos douleurs et en faire une joie? Et si je vous demandais à genoux de consacrer ma vie à vous faire oublier un misérable... — par donnez-moi ce mot, votre père m'a tout dit... — si je vous jurais

qu'il n'y aurait pas une minute, une action, une pensée de mon existence tout entière qui ne vous fussent dévouées... si, prochainement devant vous comme devant un ange...

Elle lui tendit encore la main :

— Non, dit-elle, en secouant la tête, non, sir Williams, vous êtes un noble cœur, et vous méritez mieux en ce moment que passer votre vie auprès d'une pauvre femme brisée et vivant d'un souvenir... Adieu, partez... oubliez-moi... je ferai des vœux si ardents pour votre bonheur, que Dieu m'exaucera... qu'une autre jeune fille, une autre dont le cœur sera libre et battra pour vous...

— Adieu, dit sir Williams.

Il se leva pâle, morne, semblable à une statue du désespoir ; mais du désespoir solennel et digne, qui ne se trahit point par des sanglots...

Il fit quelques pas, revint à elle, lui baisa la main :

— Adieu... adieu ! dit-il.

Et il s'approcha de la table de whist où la pauvre Thérèse était assise, d'où son oreille et son cœur de mère avaient tout entendu.

— Adieu, madame, lui dit-il à mi-voix, je reviendrai demain prendre congé de vous.

Et il sortit après avoir baisé la main de la vieille baronne et reconduit par M. de Beaupréau.

— Eh bien ? dit le chef de bureau au moment où ils mettaient le pied dans la cour.

— Je crois que vous serez mon beau-père, répondit sir Williams.

Le baronnet s'était tout à coup transformé.

Ce n'était plus le jeune homme pâle, triste, désespéré, s'en allant la mort au cœur.

C'était un homme froid, railleur, sauriant ; Don Juan riant de la comédie qu'il venait de jouer, et se moquant de la crédulité de sa victime...

Ce n'était plus le baronnet sir Williams, l'enfant mélancolique et rêveur de la verte Erin, la terre des martyrs résignés, la patrie de ceux à qui leurs pères ont dès longtemps appris à souffrir...

C'était Andrea !

Le vicomte Andrea, le cœur de marbre, l'âme de bronze, le bourreau de Marthe, le ravisseur de Jeanne, l'assassin de Bastien.

M. de Beaupréau fit un pas en arrière et regarda le gentleman.

— Il me semble pourtant, dit-il, que vous n'êtes pas... encouragé. J'écoutais, tout en jouant... et la petite est entêtée.

— Cher beau-père, répondit froidement le baronnet, vous ne comprendrez jamais rien au cœur des femmes.

— Eh ! eh ! fit M. de Beaupréau d'un air fat, et comme s'il eût voulu laisser croire que, dans sa jeunesse, il avait fait de nombreuses victimes.

— Si votre fille n'avait douze millions de dot, dit le baronnet avec impertinence, du diable si je voudrais de vous pour beau-père ; vous ne comprenez rien.

— Merci !

— Comment ! s'écria le baronnet, vous ne savez donc pas quelle est la progression de l'amour ?

— Non, répondit naïvement le Beaupréau.

— Eh bien ! écoutez, la voici.

Et sir Williams prit la bras du chef de bureau et l'entraîna à l'écart.

— En matière de sentiment, dit-il, la distance se compte par moi, par année ou par jour.

— Ah ! dit le Beaupréau, voyons comment ?

— Cette distance se compose de trois relais : l'indifférence, la compassion, l'amour.

— La division est ingénieuse !

— Chez une femme, poursuivit le baronnet, de l'indifférence

à la compassion il peut y avoir des mois, des années, l'éternité... mais de la compassion à l'amour, il n'y a que quelques jours et souvent quelques heures. Comprenez-vous ?

— Pas encore, sir Williams.

— Hermine ne m'aime pas encore, poursuivit-il, complétant sa pensée, mais elle me plaint

— Très bien, je comprends.

— Seulement, comme nous n'avons pas le temps d'attendre, il faut brusquer les choses.

— Que voulez-vous dire ?

— Il faut, non pas attendre que votre fille m'aime, mais il faut la forcer à me promettre de m'aimer.

— Est-ce possible ?

— Rien n'est plus facile. Écoutez.

On amenait en ce moment son cheval au baronnet.

Il passa la bride à son bras, et dit à M. de Beaupréau :

— Accompagnez-moi quelques pas, nous causerons.

— Soit, dit le Beaupréau. Causons.

— Je vous disais donc, reprit le baronnet, qu'il fallait aimer Hermine à une promesse ?

— Oui, et vous prétendiez que c'était facile.

— Très facile. Vous en jugerez. Il n'est besoin pour cela que d'une chose, c'est qu'elle m'ait de la reconnaissance.

— A vous ! et comment ?

— Beaupréau, dit le baronnet en souriant, écoutez bien ceci, et proclamez-moi un homme de génie.

— Je ne demande pas mieux.

— Nous avons fait accuser Fernand de vol, nous l'avons fait enfermer, et il sera jugé dans huit jours, aux prochaines assises, n'est-ce pas ?

— Je le crains, dit le Beaupréau.

— Eh bien ! de même que nous avons eu besoin de le perdre, nous avons besoin de le sauver.

— Je ne comprends pas pourquoi.

— Attendez, supposez une chose : Hermine aime toujours Fernand, c'est incontestable. Fernand est un traître d'amour, un misérable qui n'en voulait qu'à sa dot et aimait la Baccarat.

Beaupréau se mit à rire.

— Il faut convenir, dit-il, que nous avons assez bien joué cette petite comédie.

— On ne peut mieux ; mais attendez encore. Donc, Fernand est perdu dans le cœur d'Hermine ; mais il ne l'est point dans son esprit ; elle ignore son prétendu crime.

— Eh bien ? fit le Beaupréau.

— Eh bien ! il faut qu'elle l'apprenne.

— Ah ! je crois comprendre...

— Quand elle le saura, de deux choses l'une : ou elle le méprisera et sera guérie, et alors elle m'aimera ; ou, obéissant à ce sentiment de généreuse protection qui est inné dans le cœur des femmes pour celui qu'elles ont aimé, elle voudra le sauver.

— Mais alors...

— Attendez donc !... Je serai là, je promettais d'éviter à Fernand la honte de la cour d'assises et du baigno...

— Mais comment le pourriez-vous ?

— Ceci me regarde. Alors Hermine reconnaissante finira par m'aimer. Je prévois même une jolie scène.

— Tout cela me paraît moins facile que vous ne dites, mon cher gendre.

— C'est tout simple, au contraire ; mais il faut agir. Or, vous êtes le bras, moi la tête. Exécutez ce que j'ordonne, c'est tout ce que je demande.

— Que faut-il donc faire ?

— Une chose fort simple : faire que, demain, Hermine sache le crime de Fernand.

— Je le lui apprendrai moi-même.

Sir Williams haussa les épaules.

— Ce n'est pas cela, dit-il, il faut qu'elle l'apprenne par hasard. Écoutez bien. Vous svez en vain, c'était d'abord nécessaire, de ne point laisser arriver les journaux de Paris jus-

qu'à votre fille, et vous avez bien fait ; maintenant, il faut faire tout le contraire.

— Mais on ne reçoit point de journal aux Genêts ?

— Pardon, madame de Kermadec est abonnée à la feuille de la localité voisine, la *Foi Bretonne*.

— C'est juste, je l'oubliais.

— Maître Jonas n'en fait-il point chaque jour la lecture à sa maîtresse ?

— C'est vrai, mais la *Foi Bretonne* ne contiendra rien de relatif à Fernand.

— C'est ce qui vous trompe. Son numéro d'aujourd'hui, celui que le facteur rural apportera demain matin, renferme au contraire un long article, c'est moi qui l'ai envoyé à la rédaction.

— Ah ! dit Beaupréau. Eh bien ?

— Ordinairement, n'est-ce pas, c'est vers une heure de l'après-midi que le facteur arrive ?

— A peu près.

— En ce moment-là, on est à table aux Genêts ?

— Oui, répondit le Beaupréau.

— Eh bien ! vous prierez maître Jonas, si la baronne ne l'en prie elle-même, ce qu'elle fait je crois, de parcourir le journal. Nous aurons bien du malheur si le drôle ne met pas, du premier coup, le doigt sur le fameux article.

— Eh bien ! en ce cas ? interrogea Beaupréau anxieux.

— Le reste me regarde : dit froidement le baronnet, ne vous en préoccupez pas. Bonsoir, beau-père.

Et sir Williams, qui avait ourdi déjà un nouveau plan de bataille, congédia Beaupréau et sauta en selle.

Comme à l'ordinaire, il prit le sentier des falaises.

Lorsqu'il fut arrivé au lieu même où, l'avant-veille, il avait précipité Bastien et le fou dans l'abîme, un froid et cruel sourire lui vint aux lèvres.

— Monsieur le comte de Kergaz, murmura-t-il, décidément vous n'êtes pas fort, et un enfant en ferait autant que vous. Il ne fallait pas envoyer Bastien à Kerloven. Il fallait y venir vous-même. On fait toujours mieux ses affaires. La partie est perdue pour vous. J'épouserai Hermine et vous serez bien obligé de rendre les douze millions.

Sir Williams mit son cheval au galop, et arriva au manoir vers minuit. Une lettre l'y attendait.

Le baronnet l'ouvrit et poussa un cri de joie.

Cette lettre était celle que Jeanne lui avait écrite, et que Colar lui avait envoyée le matin même du jour où il devait tomber sous la balle du comte de Kergaz.

Cette lettre était demeurée sur la table de Colar, qui n'avait pas eu le temps de la mettre à la poste : tant la nouvelle de l'évasion de Baccarat l'avait bouleversé. Rocamboles l'avait trouvée toute fermée, et portant la véritable adresse de sir Williams, écrite de la main de Colar.

Par hasard, le vaurien l'avait mise à la poste.

— Ah ! murmura sir Williams, je crois que ma partie est assurément plus belle que jamais. J'épouserai Hermine, et Jeanne sera ma maîtresse ! Pauvre Armand !

## LII

### LE JOURNAL

Le baronnet avait prévu ce qui devait arriver.

La nuit s'était écoulée pour Hermine sans que la jeune fille eût fermé l'œil.

En proie à une douloureuse agitation, elle avait jeté un regard en arrière et y avait embrassé d'un coup d'œil son bonheur perdu, son rêve brisé.

Puis elle avait envisagé l'avenir.

Et, dans l'avenir, elle avait vu sir Williams portant le fardeau de son existence decolorée, aimant et la maudissait tour à tour.

Le baronnet avait si bien joué cette douceur immense et résignée qui séduira éternellement le cœur des femmes, que la jeune fille s'accusait de son malheur et en éprouvait déjà du remords...

Et du remords à la compassion, et de la compassion à l'amour, la distance est si faible ! comme avait dit sir Williams.

Pendant toute la matinée, Hermine demeura enfermée dans sa chambre, partagée entre ces deux sentiments : l'amour qu'elle avait encore pour l'ingrat Fernand Roucher ; la pitié que lui inspirait cet homme jeune est beau, au cœur généreux, à l'esprit plein d'élévation, aux manières distinguées, qu'on nommait sir Williams et que tant de femmes eussent été fières d'aimer.

L'heure du dîner arriva.

Hermine descendit à la salle à manger, triste et la mort au cœur, mais essayant de sourire pour rassurer sa mère, dont l'œil inquiet sur son visage la trace et la marche rapide de cette douleur qui la consumait lentement. On se mit à table.

— Mignonne, dit la baronne de Kermadec en baisant sa petite-nièce au front, je vous trouve les yeux battus.

— Vous croyez, ma tante ?...

— Vous n'avez pas dormi...

Hermine se troubla et baissa les yeux.

— Je gage, ma mignonne, poursuivit la douairière, que cette insomnie avait eu une cause sérieuse ?...

— Ma tante... balbutia la jeune fille qui devint fort pâle.

— A propos, dit la baronne, qui n'avait point dit tout cela sans intention, sir Williams part donc ?

Hermine tressaillit, et Thérèse crut que sa fille allait se trouver mal.

— Quel homme charmant ! poursuivit la douairière — la femme qu'il aimera sera la plus heureuse des femmes.

Hermine se sentait mourir ; elle eût voulu pouvoir aimer sir Williams,

La cloche placée à l'entrée de la cour et qui annonçait l'arrivée des visiteurs se fit entendre en ce moment.

— C'est le facteur, dit M. de Beaupréau, qui court à la croisée.

— Ah ! dit la baronne, c'est aujourd'hui mercredi, n'est-ce pas ?

— Oui, ma tante.

— C'est le jour où paraît ma gazette.

Le vieux domestique parut, en effet, apportant la *Foi Bretonne* le seul journal que lût et voulût lire madame de Kermadec.

— Jonas ! dit la douairière, qui, dans son égoïsme de vicillard, oublia tous ceux qui l'entouraient et se laissa aller à sa passion pour la lecture, Jonas !

L'enfant servait à table. Il jeta sur une chaise la serviette qu'il avait sous le bras, et vint prendre la gazette des mains de madame de Kermadec.

— Parcourez ce journal, Jonas, dit la baronne.

L'enfant s'assit sur un tabouret et déchira la bande du journal.

Le cœur de M. de Beaupréau, battit violemment ; il savait trop ce qui allait se passer, bien que sir Williams lui eût dit avec tranquillité ;

— Ne vous alarmez point, le reste me regarde.

Thérèse et sa fille s'étaient mises à causer à mi-voix.

M. de Beaupréau retailait un cure-dent avec son couteau.

La baronne ouvrait ses oreilles toutes grandes.

D'abord, maître Jonas lut le premier article, l'article de fond, ce qu'on nomme dans la grande presse le premier-Paris ; puis il passa aux nouvelles locales ; enfin il arriva au courrier des tribunaux, et lut ce qui suit, d'un ton égal, monotone, habitué qu'il était à s'acquitter machinalement de ses fonctions de lecteur :

« C'est la semaine prochaine, disait le journal, que se déroulera, devant la cour d'assises de la Seine, une affaire des plus mystérieuses, et qui a déjà produit une vive sensation dans les régions ministérielles... »

IMPRIMERIE  
DU  
SYNDICAT MONT-ROYAL

968 RUE ONTARIO  
MONTREAL

Circulaires,

Tetes de comptes,

Tetes de lettres,

Cartes d'affaires,

Pamphlets

Calendriers, etc, etc.,

❖ Ouvrages de Couleur et de Luxe ❖

A des prix tres moderes

*Les ordres recus par telephone ou par la poste recevront la plus grande attention.*

Imprimerie du Syndicat Mont-Royal

968 RUE ONTARIO, MONTREAL.

TELEPHONE BELL 6256.